

H-France Review Vol. 10 (January 2010), No. 9

Walter Redfern, *French Laughter: Literary Humour from Diderot to Tournier*, Oxford and New York: Oxford University Press, 2008. 245 pp. Notes, bibliography and index. \$49.95 U.S. (hb). ISBN 0-19-923757-9

Compte-rendu de Philippe Barr, University of North Carolina Chapel Hill.

Anticipant les récriminations d'un lecteur qui chercherait en vain à extraire une théorie de la plus récente étude qu'il consacre à l'humour français, Walter Redfern défend son ouvrage de toute prétention académique. À défaut de mettre au jour un quelconque système du rire français, son étude se veut plutôt un « cross talk-act » se proposant de former des alliances et créer des contrastes autour de l'arsenal rhétorique de l'humour littéraire tout en évitant d'improbables conversations d'écrivains. Redfern convie ainsi le lecteur à parcourir au petit bonheur un ouvrage qui revendique haut et fort son négligé et qui, malgré la tutelle d'écrivains fameux sous laquelle il se place (Pascal, Diderot et Melville), s'avère rétif à la synthèse.

L'une des nombreuses voies interprétatives que l'ouvrage convie le lecteur à emprunter consiste à retracer le parcours de la modernité française à partir de la mutation qui s'opère à la fin du dix-huitième siècle dans le mode d'investigation philosophique. La structure de l'ouvrage divulgue ainsi son intention implicite : Redfern invite son lecteur à méditer des œuvres qui, si elles sont parfois drôles, se placent en réaction contre une certaine forme du rire dont la généalogie trouve en Diderot, grand maître du paradoxe et de la farce mystificatrice, le modèle et le contre-exemple. En tirant contraste entre la notion d'esprit qui anime les *Bijoux indiscrets* et la gravité de Rousseau et de ses condisciples (Brisset et Sade), Redfern désigne indirectement l'élément déclencheur du vaste parcours qu'il propose: retracer l'assombrissement du rire franc qui fut longtemps l'adjuvant philosophique de la pensée française et tendre une oreille attentive aux diverses modulations du rire contraint de la modernité.

L'ironie latente de l'œuvre de Huysmans constitue dès lors la première manifestation jugée probante de cette évolution. La gravité du projet de *Des Esseintes*, en laquelle il est loisible de reconnaître une radicalisation de la solitude individuelle rousseauiste, incite l'auteur à se prévaloir du subjectivisme éhonté de son propre regard: comment un lecteur qui connaît l'existence de *La Cathédrale* peut-il effectivement garder son sérieux à la lecture d'*A rebours*? Derrière cette boutade se profilent en filigrane, autour de la question de l'ironie, les enjeux esthétiques d'une époque qui donnent paradoxalement son essor à l'exploration d'un malaise. L'ébauche d'une généalogie du psittacisme flaubertien au chapitre suivant souligne que l'invention du perroquet permet à l'homme de succomber par figure interposée à un plaisir désormais évincé de l'activité philosophique : celui de se rire de soi-même. L'auteur y perçoit un stratagème rhétorique qui, de Queneau à Beckett, permet de tourner en dérision les avatars fin-de-siècle du premier modernisme.

La seconde partie de l'ouvrage est dédiée à des écrivains auxquels l'auteur a précédemment consacré de plus longues études. [1] L'œuvre de Vallès est d'abord abordée dans le rapport qu'elle établit entre la blague et la politique. L'exagération poétique d'une œuvre dont le héros oscille entre l'ataraxie et la rancœur relève d'une stratégie qui fait de la blague le locus de toutes les tensions et de tous les antagonismes. La résistance passive à l'oppression familiale de Jacques Vingtras, héros de la trilogie

fictionnelle de *L'Enfant*, du *Bachelier* et de *l'Insurgé*, donne ainsi naissance à une des premières manifestations modernes de l'humour militant. Le caractère éminemment conflictuel du rire vallésien entraîne Redfern à s'intéresser, au chapitre suivant, à l'hyperbolisme du roman familial de Céline et aux rapports de son humour à la rhétorique de l'oppression : l'amplification de *Mort à crédit* provoque un rire jaune dont le nihilisme accablant trouve sa pleine réalisation en une sorte de rictus de l'esprit.

La réflexion sur l'humour politique se clôt par une étude du rire chez Sartre. Le lecteur est ainsi invité à repenser l'engagement existentialiste à travers une étude de l'humour noir qui, si elle échoue à préserver Sartre du ridicule, rappelle néanmoins l'ambivalence d'une machine littéraire et philosophique qui se donne pour assises principales une critique de la mauvaise foi qui est aussi une éthique du rire. En suggérant la possibilité d'apparier l'exagération de certaines descriptions de *La Nausée* à l'hyperbolisme de *Bouvard et Pécuchet* et l'aliénation de Roquentin au narcissisme de Des Esseintes, Redfern place l'œuvre de Sartre au point de convergence de deux esthétiques et semble suggérer qu'il eût été possible d'inscrire une étude du rire au centre d'une réflexion sur les genres littéraires. Il se contente toutefois de souligner que le caractère satirique de la démarche qui sert de prélude à l'entreprise sartrienne fait de l'humour un acte solipsiste qui détermine le regard d'éternel étranger que pose le philosophe sur le monde.

Les deux derniers chapitres tranchent avec l'humour sombre des écrivains jusqu'alors étudiés qui présentaient d'emblée le jeu sur/avec les mots sous le mode d'une prolifération supplétive servant à masquer un vide existentiel. L'étude de Beckett et de Tournier attire l'attention du lecteur sur la rupture qu'opèrent ces deux oeuvres dans l'anatomie du rire moderne et jette un nouvel éclairage sur la trajectoire parcourue. Redfern examine d'abord l'imperfection comique de Beckett en déconstruisant avec beaucoup d'ingéniosité ses plus mauvaises blagues afin de démontrer que le rire sait aussi s'accommoder de l'exigence minimaliste. La pauvreté de ses calembours, et le cortège de clichés qui l'accompagne, incitent à cet effet le lecteur à considérer le bilinguisme de l'auteur d'un point de vue heuristique. Enfin, l'ouvrage se clôt en laissant judicieusement à l'état de question implicite l'interprétation à donner à l'« humour blanc » de Michel Tournier et à la glorification de l'existence qui en découle. Comment interpréter le refus des larmes qu'il signale ? S'agit-il d'un retour à une certaine forme d'esprit demeuré sourd à la leçon de Rousseau ? Saurait-on y lire un retour de l'homme, et de la littérature, à leur minorité ?

Redfern se refuse de pousser plus loin la réflexion. Et c'est là où le parti-pris méthodologique de l'ouvrage,—celui de n'en avoir aucun—, pose difficulté. Bien que l'auteur, fort conscient de certains travers de l'exercice, fasse appel à Montesquieu pour justifier la légitimité de son entreprise—« pour bien écrire, il faut sauter les idées intermédiaires » (p.174)—son ouvrage fait coexister sans les résoudre des niveaux théoriques qui auraient mérité d'être reliés entre eux : l'étude du calembour qui sert de leitmotiv aux derniers chapitres s'attarde en effet au matériau langagier dont disposent les écrivains sans toutefois considérer de plein front les aspects sociolinguistiques, stylistiques ou esthétiques qu'elle soulève. Le peu de développement accordé à certaines idées, voire à certains chapitres (le chapitre sur Beckett, nous confie l'auteur, est demeuré à l'état d'ébauche), joint au refus signalé en introduction de donner à l'ouvrage une orientation précise autre que celle du plaisir du texte, condamne l'entreprise à préférer la suggestion aux conclusions péremptoires.

Redfern résume admirablement le savoir existant sur les écrivains étudiés, confirmant en lui un grand talent de vulgarisation qui sera vivement apprécié de lecteurs à la recherche d'une synthèse éclairée et amusante des grands axes de la critique se rattachant à des œuvres sur lesquelles on a beaucoup glosé. La structure diachronique de l'ouvrage confirme de plus que l'auteur s'adonne peut-être malgré lui à une entreprise qui relève à plus d'un égard de l'histoire littéraire. Toutefois, tronqué de la perspective nationale qui aurait pu mettre en lumière la spécificité annoncée dans le titre (« French Laughter »), l'humour n'a de français que la langue dans laquelle furent écrites les œuvres étudiées : l'Histoire ne semble s'y glisser que par infraction. L'ouverture ne fait effectivement qu'effleurer le changement

d'ordre épistémologique qui donne à l'ouvrage son élan. La scission initiale entre l'entreprise de Diderot et celle de Rousseau relie la fin d'une certaine forme d'humour à l'entrée triomphale du sentiment dans la philosophie ; et le lecteur ne peut s'empêcher, à la lecture des pages brillantes consacrées au *Neveu de Rameau*, d'y apercevoir la fin paroxystique d'une certaine forme du rire couvée un siècle plutôt dans l'atmosphère enjoué de l'hôtel de Rambouillet. A cet égard, l'ouvrage de Redfern examine sous une perspective à la fois originale et séminale une transformation qu'il eût été intéressant de mettre en dialogue avec un certain courant des études historiques françaises qui, depuis une vingtaine d'années, dans le sillage des travaux de Marc Fumaroli et d'Emmanuel Bury, considère la genèse de l'esprit français,—qui est aussi celle du rire—, dans son rapport à la transformation des formes de la sociabilité.

L'on ne saurait toutefois reprocher trop sévèrement à l'ouvrage des lacunes si complaisamment exhibée par son auteur. Préférant le ton de l'écrivain à celui du savant, Redfern provoque un « cross-talk act » littéraire destiné à un très large public et qui invite au dialogue. Fortement ancrée dans le plaisir de la lecture, son étude du rire, à la fois légère et profonde, ludique et éclairée, remplit la mission qu'elle se donne en fournissant au lecteur un seuil qui le mènera invariablement à poursuivre par lui-même la méditation.

NOTES

[1] *All puns intended : the verbal creation of Jean-Pierre Brisset* (Oxford: Legenda, 2001); *Michel Tournier, Le coq de bruyère* (Madison, New Jersey: Fairleigh Dickinson University Press, 1996); *Feet first : Jules Vallès*, (Glasgow, Scotland : University of Glasgow French and German Publications, 1992); *Puns* (Oxford [Oxfordshire] /New York: Blackwell, 1984).

Philippe Barr
University of North Carolina Chapel Hill
pbarr@email.unc.edu

Copyright © 2010 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172